





DE GOUDEN SCHOEN  
HET LAATSTE NIEUWS

Frank Van de Winkel

# VINCENT KOMPANY

# HOMME SANS FRONTIÈRES

D'Anderlecht et Man City en passant  
par Burnley jusqu'au Bayern

Lannoo

**IN  
TRO**

Introduction	7
Chapitre 1	
En visite au Congo : <i>Allez, tout le monde se calme !</i>	11
Chapitre 2	
L'odyssée des Kompany en tant que Baluba-Kasäi	23
Chapitre 3	
Grandir dans un immeuble de logements sociaux	35
Chapitre 4	
La concurrence avec les filles à l'école	53
Chapitre 5	
Formation de football à Neerpede : Il n'arrêtait pas de discuter	65
Chapitre 6	
Enseignement secondaire avec des hauts et des bas	87
Chapitre 7	
Percée à Anderlecht : <i>Ce sera un très grand joueur</i>	107
Chapitre 8	
Une claque après l'autre sous le ciel de Hambourg	143
Chapitre 9	
Une statue à Manchester City	163
Chapitre 10	
De la résurrection de Diables « morts »	199

Chapitre 11	
<b>Un coach débutant et son amour de jeunesse : un défi</b>	<b>217</b>
Chapitre 12	
<b>Burnley, un titre bien mérité, une relégation douloureuse</b>	<b>233</b>
Chapitre 13	
<b>Une surprise du chef. Vers les sommets au Bayern de Munich</b>	<b>251</b>
Remerciements	267
Sources médiatiques	269
Bibliographie	270

# **INTRODUCTION**

Il parle d'une voix posée et calme au micro, ce soir de septembre 2024, alors que pour son match d'ouverture dans la Champions League, le Bayern de Munich vient d'écraser son adversaire, le Dynamo Zagreb. Sur un score d'avant-guerre de 9 à 2. Le décor ? Une salle de presse de l'Allianz Arena, le port d'attache du Bayern de Munich, avec en toile de fond des dizaines de logos de sponsors. De Qatar Airways à FedEx en passant par Lay's ou DAZN.

Le personnage central, portant une veste de survêtement rouge par-dessus un T-shirt blanc, s'est installé sur une chaise à côté d'un modérateur, derrière une longue table sur une estrade. Difficile de provoquer la colère du coach Vincent Kompany dans une conférence de presse. Même en posant des questions provocatrices. Comme celle-ci, posée en anglais par un journaliste : « Vous faites l'objet de beaucoup de critiques sur internet. On y lit notamment que le Bayern de Munich est beaucoup plus grand que vous. »

Qu'avez-vous à répondre ?

Kompany le regarde attentivement en écarquillant un peu les yeux. Avec un tantinet d'étonnement. Ou d'incrédulité. Mais d'un air amusé malgré tout. On le voit se demander si ce journaliste est vraiment sérieux. De poser cette question-là après une victoire par 9 à 2, la plus importante dans toute l'histoire du Bayern de Munich en Champions League. Après la victoire la plus importante de n'importe quel club en Champions League. Et ne s'agit-il pas, en plus, de la plus grande compétition internationale pour clubs ? Ce type n'a-t-il vraiment rien d'autre à lui demander ?

Kompany ne pousse pas un soupir. Il reste poli. Aussi calme qu'un bouddha. Le volume de sa voix n'augmente pas. Oh non, tu ne réussiras pas à me fâcher, le voit-on penser. Il répond qu'il ne se sent pas personnellement concerné par les commentaires sur internet, qu'il s'en moque

royalement. Il aurait pu répondre qu'évidemment, le Bayern est plus grand que lui. Il aurait pu y ajouter : « Et alors ? »

Mais Kompany est Kompany. Il ne peut s'empêcher de laisser passer une telle occasion. Quand on le touche, on peut s'attendre à une réplique subtile. Et il adore évidemment donner un mot d'explication.

Il dit qu'il ne se sent pas tenu de répondre à ce genre de questions, mais qu'il le fera quand même. Brièvement. Il appuie ses paroles d'un mouvement de bras.

« Je suis né à Bruxelles, dans le quartier Nord. Mon père est un réfugié parti du Congo pour venir en Belgique. Quelles étaient mes chances de jouer un jour en Premier League ? De jouer en équipe nationale ? De réussir comme joueur ? 0,001 % ? »

Il a néanmoins réussi, et brillamment puisqu'il est devenu un personnage emblématique du XXI<sup>e</sup> siècle. Un symbole du succès que peut remporter un homme de couleur et, en plus, d'origine étrangère. « Et maintenant, je suis coach. »

« Faut-il arrêter de croire en soi à cause de ce que d'autres disent de vous ? poursuit-il, car il est désormais en verve. Vas-tu cesser de croire en ce que tu peux accomplir parce que tu n'as qu'une toute petite chance de réussir ? Il faut persévérer ! Si on échoue, tant pis. Si on réussit, tant mieux. Mais on progresse à chaque nouvelle expérience. C'est ce qui compte vraiment. Essayons donc de nous encourager mutuellement, d'abattre des frontières, d'entreprendre quelque chose. » Il termine. « Excusez-moi de vous avoir si longtemps rebattu les oreilles, les gars, » conclut-il en riant.

Prochaine question. Le même journaliste lui demande s'il considère la Champions League comme un moyen de prouver que ses détracteurs ont tort.

« Mais non, pas du tout, répond Vincent Kompany, c'est précisément ce que j'essaie d'éviter. En fait, je ne me soucie pas de tout ça. »



**1**

**EN VISITE AU  
CONGO : ALLEZ,  
*TOUT LE MONDE  
SE CALME !***

Un jeune homme habillé avec élégance, au front fragile et de la douceur dans le regard, présente poliment sa carte d'embarquement et entame une des plus grandes aventures émotionnelles de sa vie : une visite au Congo. Vincent Kompany a un peu plus de vingt ans. Il est le fils d'un père congolais et d'une mère belge. Vincent porte les cheveux courts. Il est détendu. Curieux. Sérieux. Imperturbable. Ce sera la première fois de sa vie qu'il pose un pied sur la terre de ses ancêtres. Nous sommes début juin 2006 et il est en vacances. Passe-t-il son temps à dormir durant ce long voyage ? Feuillète-t-il le guide de voyage Bradt ? Ou lit-il un livre sur l'histoire du pays natal de son père ? Il n'aura alors bientôt plus envie de rire : un cercle vicieux de guerres, de corruption, d'anarchie et de mauvais gouvernement débouche depuis des dizaines d'années sur une vie de misère. Mais si quelque chose caractérise bien Kompany, c'est son sens inébranlable de la justice allié à une ambition illimitée : pas trop de paroles, mais des actes. « Il existe des problèmes et il y aura des solutions pour les résoudre. Mais il faut vouloir les trouver, voilà ma philosophie, » déclare-t-il dans une vidéo du sponsor Nike.

Est-ce bien là, le pays d'où viennent son père et sa famille ? Quel est le sentiment dominant dans la tête du jeune homme à propos du rôle joué par sa patrie belge dans l'histoire du Congo ? Mais voilà que les portes s'ouvrent déjà. Il détache sa ceinture, saisit son bagage à main et descend par l'escalier d'embarquement sur le tarmac.

Il suffit d'avoir été dans les parages de l'équateur pour reconnaître cette chaleur moite et brûlante qui enveloppe instantanément le voyageur. Kompany aussi la sent sur-le-champ. Il sent son odeur. Il l'entend aussi. Et cela lui plaît. « J'aime l'ambiance du Congo, fera-t-il remarquer plus tard sur la chaîne *Congo WWS*. C'est un pays bruyant. Tout le monde chante, parle et est convaincu d'avoir quelque chose à dire. Et les gens n'arrêtent pas. C'est ce que je fais aussi. »

Il est entré dans un nouvel univers dans lequel tous les sens sont à la fête. Ici valent d'autres lois. Le climat force à adopter un autre rythme de vie et à se faire moins de souci. Il vaut d'ailleurs mieux rester carrément chez soi si on s'effraie d'un lézard, d'une colonie de fourmis, des

moustiques ou de hordes d'autres insectes. On fait par ailleurs inévitablement fausse route si on ne tient pas suffisamment compte de la réalité africaine qui inclut une autre notion du temps, l'importance de la famille ou le respect des palabres et des anciens. Et attention de ne pas considérer les *féticheurs* ou autres guérisseurs comme des imposteurs ! Non, Kompany ne commettra pas ces erreurs. Ce qui ne l'empêchera pas de s'étonner souvent ou même de s'effrayer quelquefois.

Il n'est pas monté dans l'avion pour rendre visite à la famille ni pour vadrouiller en costume tropical ni pour partir à la recherche des rares gorilles de montagne dans le parc national de Virunga. Non, en réalité, il entreprend un voyage d'études au nom de SOS Village d'Enfants. D'abord à Bukavu, une ville frontière dans les collines et proche du Rwanda, connue pour la beauté étourdissante de la nature. Il termine son bref séjour en passant du côté opposé du pays, dans la capitale Kinshasa, rude et étouffante. L'association SOS Villages d'Enfants, l'organisation dont il devient un ambassadeur, accueille depuis plus de soixante ans partout dans le monde des orphelins ou d'autres personnes vulnérables, en particulier des enfants délaissés, violentés ou violés et abandonnés. « Mon travail en faveur de ces enfants est aussi important que le football, c'est ce que j'ai compris dès la première fois que je suis venu ici », confie-t-il plus tard à la chaîne de télévision belge VTМ.

### **En route vers Bukavu**

Lors de son voyage au Congo, Kompany s'appuie sur sa réputation de footballeur déjà célèbre pour susciter de la bonne volonté dans les milieux politiques et économiques, entre autres en faveur de la création d'un SOS Village d'Enfants à Kinshasa. À Bukavu, il apporte son soutien moral aux enfants et aux accompagnateurs et souhaite découvrir le fonctionnement d'un tel village. Il reste trois jours au Congo.

Barbara François, présidente honoraire de SOS Villages d'Enfants en Belgique : « Il ne se comporte pas comme une star, bien qu'il en soit déjà une. Tout le monde le connaît. Avec lui, on accède quasiment tout de

suite aux ministres, alors que c'est normalement impossible. Habituellement, il faut des jours pour obtenir un rendez-vous et, le moment venu, il n'est pas rare de devoir encore patienter quelques heures. Avec Vincent, la rencontre avait lieu dans le quart d'heure. Au cours de ces entretiens, il m'a impressionnée par ses questions pertinentes. Avec le ministre de l'Environnement, Vincent parlait d'égal à égal, non pas comme un footballeur qui n'y connaissait rien. On sentait bien qu'il était déjà adulte, qu'il avait des choses à dire et qu'on l'écoutait aussi. Évidemment, il possède en plus ce don naturel du leadership. »

En 2007, il y retourne, avec cette fois les médias belges dans son sillage, tels que le quotidien *Het Laatste Nieuws* et les deux stations télévisées commerciales belges les plus importantes, VTM et RTL-TVi. SOS Villages d'Enfants espère que l'attention médiatique pourra attirer des sponsors et des donateurs afin de pouvoir créer un village dans la capitale. Un soutien plus que nécessaire : la construction d'un village coûte quelque deux millions d'euros et celui d'un centre médical environ 200 000 euros. Kompany affirme apporter lui-même 20 000 euros pour le centre médical.

En cette journée du mois de juin 2007, Vincent Kompany s'envole pour Kigali, la capitale du Rwanda, pour ensuite se rendre vers l'ouest dans la ville toute proche de Bukavu. Vincent est prêt à tout : tant à la misère qu'à la beauté. Il les trouvera toutes les deux. Le voyage de Kigali à Bukavu, sur la rive sud-ouest du lac Kivu, le plonge d'emblée dans la véritable Afrique où le soi-disant *article quinze*, expression populaire désignant un article d'une constitution imaginaire, représente souvent l'ultime recours : débrouille-toi. Quand le groupe arrive à la frontière entre le Rwanda et le Congo, il est dix-huit heures cinq. Le poste frontière est fermé depuis cinq minutes. Un membre de l'équipe de Vincent se dirige vers un des garde-frontière congolais, lui adresse prudemment la parole et lui refile discrètement un peu d'argent. En passant par un pont caduc, le groupe pénètre au Congo. Le lendemain, ils retournent

à la frontière pour faire estampiller les passeports. Cette fois, l'accompagnateur a déjà un billet de vingt dollars à la main. « Pour faciliter la discussion. »

Le Village d'Enfants de Bukavu est en ébullition à cause de la visite du footballeur belge. Beaucoup d'enfants ont perdu leurs parents à la suite des violences politico-économiques. Ils mangent et dorment là et vont à l'école en journée. Vincent entre dans une classe de maternelle construite en bois ; les petits entonnent une chanson. Il se rend aussi en première primaire. Un doigt se lève au fond de la classe. « Comment je fais pour aller en Belgique ? » demande un enfant. « Il vaut mieux que tu profites des chances qui te sont données ici, répond Kompany. Essaie d'obtenir un beau diplôme qui te permettra de gagner de l'argent plus tard pour que vous puissiez tous ensemble reconstruire progressivement votre propre pays. »

Une réponse très caractéristique : plaider en faveur de l'enseignement en tant que levier d'autonomie et de responsabilité. Quand ils se mettent ensuite à danser dans la cour, accompagnés de l'institutrice qui donne la mesure sur un tambour, Vincent entre dans la ronde d'enfants et frappe lui aussi dans les mains. Un peu plus tard, il aide un gamin à manger comme s'il avait toujours fait ça : des haricots, du riz et du *saka-saka* – des feuilles de manioc. Vincent n'est pas encore papa à cette époque-là.

On prend évidemment aussi le temps de jouer au foot. Il n'y a pas de buts, mais la joie des petits footballeurs et de leur hôte n'en est pas moins intense. Il accompagne encore les enfants à la balançoire, en prend certains dans ses bras, fait le fou.

Au loin, entouré de collines et de montagnes verdoyantes, miroite le merveilleux lac Kivu. Sur l'eau vert émeraude, Kompany observe des myriades de scintillements suscités par les reflets du soleil. La beauté

de la nature offre un changement agréable par rapport à la misère qui prend sérieusement aux tripes.

### **Je ne comprends rien à la corruption**

À la veille de son premier voyage au Congo, Vincent évoque son pays de la manière suivante dans le quotidien *Het Laatste Nieuws* : « En entendant le seul nom de mon pays, le Congo, je ressens déjà des regrets. Ça fait mal de constater que pendant tant d'années, un pays pareil ait pu gaspiller toutes ses possibilités. C'est un des pays les plus riches au monde au niveau des matières premières et nous y allons aujourd'hui pour aider des enfants qui sont en train de mourir. Comment se fait-il que Kinshasa soit une des villes les plus sales et les moins bien organisées du monde ? Comment se fait-il que d'autres pays récoltent des milliards de dollars du sous-sol congolais et qu'il y ait en même temps tant de pauvreté sur place ? Il faut qu'on prenne les choses en mains avec des gens de tous les secteurs. Il n'y a pas d'autre possibilité. Ce serait ma plus grande désillusion que les Belges abandonnent l'espoir de faire quelque chose de leur ancienne colonie, ce pays dont ils ont tant reçu. »

Dans d'autres interviews, il est plus explicite. Il dit par exemple : « Ce ne sont malheureusement pas les Congolais qui profitent de cette richesse, mais des hommes d'affaires louches qui sortent clandestinement les précieuses matières premières du pays. Actuellement, tous les profits sont drainés hors du Congo : les grandes entreprises sont aux mains de multinationales qui ne paient pas un centime d'impôts. Et il ne reste donc pas d'argent pour organiser l'enseignement ou mettre sur pied des soins de santé. Je voudrais être en mesure de mettre fin à l'exploitation. J'ai hérité de mon père et de ma mère une aversion à l'égard de l'injustice. Ma mère s'engage beaucoup dans le domaine social. Elle prend toujours le parti des plus faibles. »

Sur la route très fréquentée qui traverse Bukavu vers le bidonville Ciriri, le véhicule tout-terrain transportant Kompany roule sur des routes de terre battue poussiéreuses. Assis sur la plateforme arrière avec un cha-

peau et des lunettes de soleil, Vincent se retrouve confronté à la misère la plus totale : un quart des enfants de Ciriri n'atteignent jamais leur cinquième anniversaire. Ici règnent la malaria et le sida et les enfants meurent de malnutrition.

### **L'histoire des biscuits**

Des dizaines de jeunes et d'adultes lèvent la tête et s'approchent quand le nuage de poussière annonce sa visite. Ils s'attroupent autour du véhicule. Insouciant et curieux, Vincent a sorti la tête par la fenêtre. Il parle d'une voix forte et claire, soulignant ses paroles de gestes et de mimiques. Il raconte aux gens qu'il a de l'argent, mais pas assez pour aider tous ceux qui en ont besoin. « Il faut respecter que je donne cet argent à maman (la coordinatrice locale) et que je puisse ainsi quand même aider quelques personnes. » Et en élevant davantage la voix : « Si j'apprends que vous contestez les décisions de maman, qu'il y a des disputes ou que des gens menacent maman, ce sera fini sur-le-champ. Compris ? » Alors, il serre *maman* dans ses bras. Elle tend la main vers les quelques centaines d'euros, une fortune à l'échelle congolaise, et enfouit les billets dans son pagne vert bariolé. Sur ce, elle quitte les lieux en vitesse. Kompany se comporte tout le temps avec assurance ; il respire une sorte d'autorité naturelle et se montre d'une franchise désarmante. Les accompagnateurs de SOS Villages d'Enfants n'en croient pas leurs yeux et crèvent de peur : ils lui avaient fortement déconseillé de distribuer des choses au public. Et surtout de l'argent, pour éviter que cela provoque des disputes et qu'il y ait des victimes. À leurs yeux, il vaut mieux identifier tous ceux qui pourraient avoir besoin de soutien et leur donner un bon. Ils pourraient ainsi retirer leur cadeau sans que cela ne suscite une cohue. Heureusement, la situation ne dégénère pas. Mais ce sera le cas ailleurs, quand Kompany a apporté des dizaines de cartons de biscuits.

« Il y a beaucoup de biscuits », dit-il.

« Oui !!! » clament, pleines d'espérance, des dizaines de bouches d'enfants qui s'attroupent en T-shirts effilochés, souvent déchirés.

« Mais il n'y a pas des biscuits pour tout le monde », ajoute-t-il.

Un grognement monte. C'est vrai qu'il n'a pas acheté tous les biscuits de Bukavu, « parce je n'ai pas assez d'argent pour ça. » Le brouhaha d'attente augmente. « Chut ! » exige Kompany en posant un doigt sur sa bouche. Il commence à distribuer les biscuits, parfois une boîte pour *maman* et puis deux, trois biscuits par enfant. Au début, tout se passe bien. Les enfants sont tout excités, survoltés et joyeux. Jusqu'à ce qu'il y ait soudain une poussée. Kompany se fâche : *Allez, tout le monde se calme !* L'effet est très moyen. Un type surgit et rafle un carton de biscuits sur la plateforme. Et là, les lions sont lâchés et la plateforme du véhicule est presque prise d'assaut. Bien qu'il n'y ait pas de blessés, il est pénible de voir des enfants et des adultes se bousculer dans leur désespoir.

Kompany est désemparé. Quel contraste entre les enfants du Village d'Enfants et ceux du bidonville ! Les uns réagissent docilement, les autres se ruent comme des affamés sur le butin.

Le lendemain, tout semble revenu dans l'ordre. Kompany fait ses adieux aux enfants du Village d'Enfants et leur offre des maillots de foot. Ici, pas de chaos : les enfants attendent sagement leur tour. Entre-temps, il semble y avoir du grabuge dans la cour. Un soldat est en train de battre un jeune homme jusqu'au sang à l'aide d'une corde à linge. Personne n'intervient. Il semble alors que le jeune homme est soupçonné d'avoir volé la veille le téléphone portable d'un caméraman. Kompany sépare les belligérants. Conduis-le à la police, demande-t-il au soldat. Vincent craint que sinon, le soldat ne soit capable de battre à mort le voleur présumé et il donne soixante euros au militaire pour bien lui faire comprendre le message. Au Congo, soixante euros représentent une petite fortune et l'argent permet d'arranger n'importe quoi.

La violence à l'état brut le touche. Au Congo prévalent les lois du plus fort et d'œil pour œil, dent pour dent. Comment briser cette spirale in-

fernale ? Le temps pour réfléchir à cette question ne manque pas alors que le groupe embarque, après trois jours à Bukavu, pour traverser le lac Kivu paradisiaque vers la ville de Goma plus au nord. Vincent est assis à l'arrière et profite de la brise rafraîchissante et du panorama somptueux. Il évoque la question de son identité.

« Je suis Belge en Belgique et Congolais au Congo, explique-t-il. Et en même temps, je suis un Congolais en Belgique et un Belge au Congo. » En d'autres termes, aux yeux de monsieur tout-le-monde, il se trouve toujours sur le pont entre deux cultures sans jamais faire entièrement partie du club. Il s'agit surtout de l'expérience de la richesse de cette double culture, insiste-t-il. On reconnaît bien là Vincent : toujours en quête du positif et cherchant ce qui crée des liens.

En quittant Goma, il se dirige vers l'ouest jusqu'à Kisangani où il peut prendre l'avion pour Kinshasa. La capitale est la destination finale du voyage. Au moment du décollage à Kisangani à bord d'un Air Congo, Kompany aperçoit des enfants jouant sur le tarmac et un homme travaillant dans son petit potager au bord de la piste d'atterrissage. Au Congo, tout et tout le monde est multifonctionnel : *article quinze !*

Deux heures plus tard. Kinshasa, une ville débordant de partout avec presque autant d'habitants que la Belgique. Il n'existe pas encore de SOS Village d'Enfants dans la plus grande ville du Congo. Et pourtant, parmi les quelque dix millions d'habitants, il y a des centaines de milliers d'enfants vulnérables. Certains sont sans abri. Kompany visite deux orphelinats. Il refuse de juger des parents qui abandonnent des nouveau-nés dans la rue. Il fait plutôt preuve de compréhension et de compassion. Dans le deuxième orphelinat, la tristesse dégouline des murs, surtout quand il entre dans le dortoir. L'espace est petit, avec 24 lits superposés occupés la nuit par 90 enfants, quatre par matelas... Vincent en a assez vu et s'adresse à un journaliste. Peut-il demander cinq cent euros à Rodyse Munienge, un ami de Vincent qui fait partie du voyage. Munienge est un type rudement baraqué avec une expérience dans le secteur de

la sécurité, qui fait le garde du corps et tient les cordons de la bourse. Le directeur de l'institution ne sait comment remercier son bienfaiteur quand il réceptionne les billets de banque.

Le dernier jour, Vincent va jeter un coup d'œil sur un pré dans l'entité de Nsele. C'est l'emplacement qui est prochainement prévu pour le nouveau Village d'Enfants. Il fait affreusement chaud. Il y a encore des vaches en train de brouter et l'herbe arrive jusqu'aux genoux. Pas la moindre trace d'un projet de construction. Kompany a enfilé un élégant costume noir pour l'occasion. C'est un terrain de cinq hectares mis à disposition par les autorités du pays. Mais pour des raisons politico-administratives, Vincent n'a pas la possibilité de poser la première pierre aujourd'hui. Un contretemps. Kompany apprend qu'au Congo encore plus qu'ailleurs, la patience est une grande et rare vertu. C'est pourquoi il réceptionne poliment le certificat de propriété virtuel. « Je n'ai pas pu poser la première pierre, mais j'espère bien poser la dernière », déclare-t-il. Vincent, le bienfaiteur.

Il est temps de faire le bilan après une semaine au Congo. « J'ai souvent été fatigué, mais impossible de m'en plaindre en observant jour après jour des gens escalader péniblement des chemins de montagne avec un sac de cinquante kilos sur le dos. Des hommes et des femmes trimant du matin au soir pour un salaire de misère. »

À ses yeux, trop de jérémiades sont moralement inacceptables et révèlent un manque de respect envers les Africains et surtout envers tous les miséreux.

Qu'on le considère sous n'importe quel angle, il est clair que, pour le Congo, Vincent Kompany est un bienfaiteur. Par son soutien aux SOS Villages d'Enfants ou en ouvrant littéralement son portefeuille. Il se rend bien compte que cela peut sembler paternaliste voire humiliant. Mais parfois, on ne peut pas faire autrement si on a une graine d'humanité en soi. « J'avais cinq mille euros sur moi. Je ne peux pas aider le pays entier, mais je m'étais promis de donner en route un peu d'argent à des